



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

51 | 2016
Varia

Paul Rateau, *Leibniz et le meilleur des mondes possibles*

Paris, Classiques Garnier, « Les Anciens et les Modernes – Études de philosophie », 2015. ISBN 978-2-8124-3823-3

Claire Fauvergue



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5444>

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2016

Pagination : 235-238

ISBN : 978-2-9543871-1-6

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Claire Fauvergue, « Paul Rateau, *Leibniz et le meilleur des mondes possibles* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 51 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5444>

Propriété intellectuelle

pour y ajouter ensuite que « la fameuse politesse britannique ne concerne qu'une petite élite, n'importe quel paysan espagnol a plus de dignité qu'un militaire anglais ». L'un des chevaux de bataille de l'écrivain est l'obscurantisme, selon lui propre à la société espagnole qu'il qualifie d'ignorante et rustre. Il y a bien des moments dans les parties de dialogue où sont lancés des quolibets contre l'Église, et son empreinte indélébile, contre les multiples traditions barbares, dont la tauromachie, contre les hommes politiques, contre la médiocrité et la vulgarité régnautes. Dans un Paris présageant la Révolution, c'est le personnage de l'immodéré, voire de l'extrême, l'abbé Bringas, agitateur politique que ces deux hommes rencontrent à l'ambassade espagnole, qui servira de porte-parole à l'auteur pour un nombre non négligeable de propos d'ordre idéologique et politique. Bringas deviendra un fidèle compagnon et servira d'intermédiaire pour toutes les démarches et formalités dont les Espagnols auront besoin. Ce personnage, délirant et extravagant, représente un contrepois idéologique à la pensée éclairée mais modérée des deux Espagnols, leurs échanges devenant ainsi des confrontations dialectiques de premier ordre.

Hombres buenos, non encore traduit au français, est un roman parfaitement bien documenté qui reconstruit une page essentielle de l'histoire de l'Académie de la langue espagnole mais aussi de l'histoire de l'Espagne, de ces hommes qui ont contribué par leur abnégation et un sens profond de la responsabilité à élever les esprits d'un peuple qui, tant bien que mal, a dû lutter, et lutte encore, pour se débarrasser de chapes de plomb trop lourdes à porter.

Ramón MARTÍ SOLANO

Paul RATEAU, *Leibniz et le meilleur des mondes possibles*, Paris, Classiques Garnier, « Les Anciens et les Modernes – Études de philosophie », 2015. ISBN 978-2-8124-3823-3.

L'ouvrage rassemble huit chapitres sur la thèse leibnizienne du meilleur des mondes possibles. Ces études se présentent réunies en un volume selon un ordre d'exposition allant de la définition leibnizienne du meilleur des mondes possibles à la question, posée en conclusion, du « destin de l'optimisme en France (1710-1765) ». L'auteur y explique la thèse de l'existence du meilleur des mondes possibles en apportant des éclaircissements sur le vocabulaire philosophique leibnizien. Il met ainsi en relief l'originalité de la démarche de Leibniz. Les analyses développées tout au long de l'ouvrage rendent particulièrement bien compte de l'inscription de la thèse du meilleur des mondes possibles dans un processus dont la visée est clairement démonstrative.

L'introduction revient sur l'invention du terme *théodicée* par Leibniz et apporte de précieux éclaircissements sur les raisons ayant poussé

celui-ci à concevoir une théodicée. Par exemple, le fait que Leibniz voie dans le mal une injustice permet de comprendre qu'il développe une doctrine de la justice de Dieu. Cette doctrine, comme l'explique l'auteur, relève de la théologie mais aussi de l'anthropologie, dans la mesure où elle ne se limite pas à la théorie du meilleur des mondes possibles et s'attache à la question de la nature humaine et de la liberté. Le lecteur est cependant averti dès l'introduction de l'ouvrage des limites de la thèse du meilleur des mondes possibles, du point de vue théologique comme du point de vue anthropologique, limites d'ailleurs totalement assumées par Leibniz : d'une part, cette thèse ne peut être démontrée, d'autre part elle n'a qu'une portée générale (p. 40). En effet, elle ne peut rendre raison des maux particuliers que chaque homme expérimente dans le monde.

La lecture de la première partie, entièrement consacrée à la définition le meilleur des mondes possibles, est extrêmement motivante par l'analyse conceptuelle qui y est menée. Le monde actuel, considéré comme univers, peut s'entendre selon une interprétation cosmologique, comme système général des phénomènes, ou selon une interprétation métaphysique, comme composé de substances. Dans ce dernier cas, l'univers entier sera compris dans chacune de ses parties. Quant aux mondes possibles, Leibniz les envisage selon deux modèles explicatifs, l'un universel et l'autre combinatoire. Le premier des deux modèles consiste à penser la possibilité du monde à partir d'éléments conçus comme relevant d'un même et unique ordre de choses, alors que le second modèle, moins convaincant selon l'auteur, consiste à penser la possibilité du monde à partir de la combinaison de possibles contingents et séparés (p. 68). L'auteur définit ensuite le meilleur. Celui-ci est à entendre comme une perfection qui n'est pas d'ordre quantitatif mais qualitatif. Une telle distinction est importante, car, envisagé d'un point de vue strictement quantitatif, le monde le plus parfait serait celui résultant de la plus grande somme de biens particuliers, alors que, du point de vue qualitatif, le monde le plus parfait est le plus harmonique. Ainsi défini, le meilleur désigne autant la manière dont agit Dieu que le résultat de son action : l'univers.

La thèse du meilleur des mondes possibles suppose encore qu'il y ait un monde meilleur absolument unique et que ce monde soit le monde actuel créé par Dieu. C'est ici que Leibniz emploie le terme d'*optimum*, afin de rendre compte du « meilleur parmi tous les mondes possibles » (p. 82). Le meilleur, considéré comme *optimum*, est le plus déterminé ou encore ce qui remplit au mieux une certaine condition. Si la définition de l'*optimum* à partir des écrits mathématiques de Leibniz s'avère tout à fait pertinente, force est de constater que le recours à cette notion s'accompagne chez Leibniz de l'introduction de la finalité. Le lecteur sera ici surpris de voir que l'usage de l'argument finaliste ne soit absolument pas problématisé par l'auteur de l'ouvrage.

Dans la deuxième partie, l'auteur rapporte le meilleur à la notion de progrès. Il envisage alors différents modèles d'évolution du monde en

présentant un commentaire de deux essais de typologie des formes de progrès possibles rédigés par Leibniz, essais dont il offre la traduction. L'intérêt de cette étude est de déterminer une forme de progrès qui soit en accord avec le principe du meilleur, l'auteur montrant que le progrès du monde à l'infini serait la forme de progrès s'accordant le plus avec la thèse du meilleur des mondes possibles.

Nous aborderons à présent l'étude constituant la quatrième partie de l'ouvrage et dont le titre est le suivant : « Agir dans le meilleur monde possible » (p. 263 et suivantes). L'auteur y apporte des précisions importantes sur le statut de la morale chez Leibniz. Cependant, ce statut pose problème, comme l'explique l'auteur qui semble ici se contredire en affirmant qu'il n'y a rien chez Leibniz « qui ressemble vraiment à une anthropologie » (p. 270). Finalement, le chapitre s'achève sans que la question évoquée dans le titre ne soit réellement posée. Cela tient au fait que l'auteur explique la thèse du meilleur des mondes possibles en se référant essentiellement au processus démonstratif dans lequel celle-ci s'inscrit. Or c'est un mode d'exposition faisant défaut en matière de morale : celle-ci se présente chez Leibniz uniquement sous la forme d'éléments et non comme un « corps achevé et systématique de lois » (p. 269), comme le souligne l'auteur lui-même. Pourtant, le principe du meilleur a bien été envisagé par Leibniz comme un principe d'action. Il s'agit d'un véritable problème de morale sur lequel il n'a pas manqué de se prononcer en se référant au *Phédon* de Platon. Nous pensons par exemple à la *Correspondance* de Leibniz avec Thomasiaus qui présente une lecture très éclairante du *Phédon*.

Le huitième chapitre, intitulé « Un athée peut-il être vertueux ? » (p. 317 et suivantes), intéressera les spécialistes de Diderot. Ici encore, l'analyse conceptuelle conduite par l'auteur s'avère très instructive. Leibniz reconnaît, comme Bayle, la vertu de l'athée, bien que ses conceptions anthropologiques diffèrent de celles de Bayle. Accepter la possibilité de l'athée vertueux revient pour Leibniz à admettre, comme l'écrit Paul Rateau, que la « théorie peut [...] être fausse, absurde, impie [l'athéisme] et la pratique juste, bonne, admirable même » (p. 344). Cette remarque permet à l'auteur de mettre en évidence les principes de la tolérance leibnizienne.

L'ouvrage présente en conclusion l'historique de la réception de la *Théodicée* en France dans la première moitié du XVIII^e siècle. L'hypothèse formulée par l'auteur à ce sujet est que les jésuites, en forgeant le mot *optimisme*, « ont fixé les termes du débat sur la doctrine du meilleur monde possible au XVIII^e siècle, en France tout du moins » (p. 355). Quant aux encyclopédistes, l'auteur considère qu'ils n'ont fait que mettre « leurs pas dans ceux des gardiens de l'orthodoxie catholique » (p. 355) et qu'ils parviennent à des conclusions très similaires. Malgré l'intérêt incontestable de cette dernière étude, on regrette qu'aucune mention ne soit faite des travaux d'Yvon Belaval ou encore de Jacques Proust. Il est par

ailleurs dommage que les citations de Diderot soient données d'après l'édition Assézat et Tourneux. Concernant Diderot, Paul Rateau souligne le fait que ce dernier, dans l'article LEIBNITZIANISME OU PHILOSOPHIE DE LEIBNITZ de l'*Encyclopédie*, évoque à peine le traitement leibnizien de la question du mal et de la justice divine (p. 390). C'est méconnaître le fait que la lecture d'un auteur par un autre ne consiste pas nécessairement à en reprendre l'argumentation. Bien que l'auteur admette en conclusion que Diderot fasse exception à l'époque de l'*Encyclopédie*, la lecture de l'optimisme développée par ce dernier lui pose question.

Certes, l'étude finale de la réception de l'hypothèse leibnizienne dans l'*Encyclopédie* et la philosophie de Diderot n'en saisit pas assez tous les enjeux, notamment du point de vue anthropologique, central pour les encyclopédistes comme pour les Lumières, cependant l'ouvrage de Paul Rateau permettra incontestablement aux lecteurs d'avoir une connaissance très exacte de la thèse du meilleur des mondes possibles et des arguments avancés par Leibniz afin de la démontrer, de la défendre ou d'en fournir des preuves.

Claire FAUVERGUE

Marion Chottin, *Le Partage de l'empirisme. Une histoire du problème de Molyneux aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Champion, « Travaux de philosophie », 2014. ISBN 978-2-7453-2707-9.

Ce livre issu de la thèse de Marion Chottin présente une excellente analyse du fameux problème posé par le médecin Molyneux à son ami Locke : « Supposez un aveugle-né, à présent adulte, à qui l'on ait appris à distinguer par le toucher un cube et une sphère, disons en ivoire, à peu près de la même grosseur, de telle sorte qu'il puisse dire, quand il touche l'un et l'autre, lequel est le cube et lequel est la sphère. Supposez ensuite que le cube et la sphère soient posés sur une table, et que l'aveugle recouvre la vue. La question est de savoir s'il sera alors capable, avant de les toucher, de les distinguer par la vue et de dire quel est le cube et quelle est la sphère. »

Ce problème tient à l'âge classique une place insigne : tous les philosophes s'y sont intéressés depuis Locke et Leibniz jusqu'à Diderot et Condillac. Marion Chottin propose de lire ce partage d'un problème philosophique touchant la perception, l'apprentissage synesthésique et l'éducation de la sensibilité comme le partage et la diffusion de l'empirisme. Le fil directeur de son ouvrage est de montrer que c'est autour de la question de la genèse perceptive que s'est construit et développé un empirisme légitime et satisfaisant dans ses racines et réflexions. C'est avec la figure de l'aveugle-né que la proposition selon laquelle toutes nos idées viennent des sens acquiert une assise philosophique et